

PROLOGUE

Je rends grâce à mon Dieu de tout le souvenir que je garde de vous.

PHILIPPIENS I, 3

JE NE SUIS ENCORE qu'une enfant, pas plus haute que le fusil de mon père. Papa me demande de le lui apporter, à l'instant où je sors pour le rejoindre, tandis qu'il souffle un peu, assis sur le capot de la voiture. Il me prend le fusil des mains et le pose sur ses genoux. Quand je m'assieds près de lui, je sens la chaleur de l'été qui irradie de son corps comme de la tôle d'un toit brûlant par une journée torride.

Cela ne me gêne pas que les pépins de tomate provenant du déjeuner qu'il a pris dans le jardin tombent de son menton pour atterrir sur mon bras. Les graines minuscules restent collées sur ma peau et y forment un relief. Comme du Braille sur une feuille.

— Mon cœur est en verre, dit-il en roulant une cigarette. Mon cœur est en verre et, tu vois, Betty, si jamais je devais te perdre, il se briserait et la douleur serait si forte que l'éternité ne suffirait pas pour l'apaiser.

Je plonge la main dans sa blague à tabac et je malaxe les feuilles sèches, les frottant séparément comme si chacune était un animal à part entière, vivant et se glissant entre les extrémités de mes doigts.

— Dis, P'pa, c'est comment, un cœur en verre ?

Je lui pose la question parce que je sens que la réponse sera encore plus extraordinaire que tout ce que je peux imaginer.

— C'est un morceau de verre creux en forme de cœur.

Sa voix donne l'impression de s'élever par-dessus les collines qui nous entourent.

— Et le verre, il est rouge, P'pa ?

— Aussi rouge que la robe que tu portes en ce moment même, Betty.

— Mais comment tu peux avoir un morceau de verre dans ton corps ?

— Il est accroché avec une jolie petite ficelle. Et à l'intérieur du verre, il y a l'oiseau que Dieu a pris tout là-haut, au paradis.

— Pourquoi il a mis un oiseau dedans ?

— Pour qu'il y ait toujours un petit morceau de paradis dans notre cœur. Je suppose que c'est l'endroit le plus sûr pour un morceau de paradis.

— C'est quel genre d'oiseau, P'pa ?

— Eh bien, Petite Indienne, dit-il en frottant son allumette sur le ruban en papier de verre de son chapeau à large bord, je pense que ça doit être un oiseau étincelant, et que tout son corps brille de petits feux, comme les souliers rubis de Dorothy, dans ce film, là.

— Quel film ?

— *Le Magicien d'Oz*. Tu te souviens de Toto ?

Il aboie et finit par un long hurlement.

— Le petit chien noir ?

— C'est ça. (Il plaque ma tête contre sa poitrine.) Tu entends ? *Toc-toc, toc-toc*. Tu sais ce que c'est, ce bruit ? *Toc-toc, toc-toc*.

— C'est le battement de ton cœur.

— C'est le bruit que fait l'oiseau en battant des ailes.

— L'oiseau ? (Je pose la main sur ma propre poitrine.) Et qu'est-ce qu'il devient cet oiseau, P'pa ?

— Tu veux dire quand on meurt ?

En me regardant il plisse les yeux comme si mon visage était devenu le soleil.

— Oui, P'pa, quand on meurt.

— Eh bien, le cœur de verre s'ouvre, comme un médaillon, et l'oiseau s'envole pour nous conduire au paradis afin qu'on ne se perde pas en route. Tu sais, c'est très facile de se perdre quand on va dans un endroit où on n'est jamais allé avant.

Je laisse mon oreille collée contre sa poitrine, et j'écoute le battement régulier.

— Dis, P'pa, je lui demande, est-ce que tout le monde a un cœur en verre ?

— Nan. (Il tire une bouffée de sa cigarette.) Juste toi et moi, ma Petite Indienne. Juste toi et moi.

Il me dit de me reculer et de couvrir mes oreilles. Sa cigarette pendant au coin des lèvres, il lève son fusil et tire en l'air.